

Jeu

Refuser, combattre, affirmer et fêter

Fabien Cloutier

Nourriture en scène

Number 154, 2015

URI: id.erudit.org/iderudit/73742ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier, F. (2015). Refuser, combattre, affirmer et fêter. *Jeu*, (154), 60–63.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

À l'occasion de la Journée mondiale du théâtre, le 27 mars, le Conseil québécois du théâtre invite un professionnel du théâtre à rédiger le message québécois.

REFUSER, COMBATTRE, AFFIRMER

Cette année, c'est à Fabien Cloutier qu'est revenu cet honneur. L'auteur et comédien a offert à *Jeu* une version étoffée de son message.

Fabien Cloutier

Parfois, la journée commence, et je me laisse prendre à aller lire des trucs comme ça : « Si les artistes sont pas capable de vivre sans les subventions q'il changent de metier et aller travailler dans un outre domaine. Culture quel culture ca fais longtemps les jeunes ne connaisse plus notre culture, Qui dans les jeune connaisse les danses de mon grand-pere, Si tu es bon tu va vivre sans toujours demandez aide socioaleculture la culture a dos large traduire un film de la culture un spectacle humoriste de la culture un paysage autone de la cultiure pour des subvention on appel bien des chose culture la niege pas besoin de payer pour celle qui sur les carde dans les museé en hivres calver faut la pelle Di moi pas que le gouvernement va s ocuper des teteu de suvvention enfin c pas juste pour les pour les petit l austerite enfin¹ » (sic).

1. Bouette véridique trouvée sur la page Facebook de quelqu'un qui aime déverser de la bouette.

Et là, je respire, profondément. Je pense que ce matin, quand je suis allé reconduire mes enfants à l'école, dans le lot de gens que j'ai croisés, il y en a qui pensent comme ça. Même si « penser » est probablement trop gentil comme terme dans le cas présent. « Ruminer » est peut-être plus juste.

Ruminer de la haine et des idées creuses à la gloire du sacro-saint contribuable *tanné* de se faire voler son argent dans ses poches. Voilà la chanson à chanter à notre époque. Le « peuple à genoux » n'attend plus la délivrance, il attend que les taxes baissent. Et les rédempteurs martèlent que pour livrer le *nanane*, il faudra couper dans le gras. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que ceux qui coupent le gras en question se donnent aussi la responsabilité de le définir.

Comprenez-moi bien: je suis un contribuable moi aussi et je n'irai pas tirer des roches sur le parlement si les taxes baissent parce que j'aurais donc voulu continuer à *garrocher* de l'argent dans les airs. J'ai peut-être juste une autre définition du gras.



Fabien Cloutier dans « Ousqu'y est Chabot »,
l'un des *Contes urbains* présentés à la Licorne
en 2005. © Yvan Bienvenue

Pour réussir un poulet de Fabien Cloutier (Théâtre de la Manufacture, 2014). Sur la photo : Guillaume Cyr, Denis Bernard, Marie Michaud et Hubert Proulx. © Suzane O'Neill



Le temps de la politesse a assez duré.

Diviser. Nous diviser.

On dirait qu'ils se sont mis ça dans la tête.

Alors c'est ça, je suis chez moi et je médite sur ces idées que mes concitoyens ont de moi et de mes compagnons. Et je me demande quoi leur répondre. Il y a la première tactique qui consiste à les traiter de « bande de jambons ». Ou de « gros désinformé qui écoute du Nickelback ». Ou de « vieille maudite dont la seule lecture et le seul intérêt est de réfléchir à quelle teinte de mauve et quelle forme de pics elle va demander à la coiffeuse pour sa maudite tête affreuse ». Mais se laisser prendre au jeu de la haine, ça ne fait pas du bien très longtemps. (Ça en fait quand même un peu, avouons-le.) Et se rendre compte qu'on est pris dans un jeu auquel, fondamentalement, on ne croit pas, ça épuise.

La deuxième tactique est de tendre l'autre joue, mais Jésus *pis* ses vertus *pis* sa logique de « gloire à l'opprimé », non merci. Je continue donc à croire que le dialogue, en personne, un à un, avec nos concitoyens, reste le meilleur moyen de remettre les pendules à l'heure et de ramener la haine à un degré minimum. Il faudra être patient, et c'est souvent plus simple de prêcher les convertis, mais l'heure est au travail de terrain.

Toutefois, avec ceux qui nous dirigent, avec ceux qui ne font pas le moindre effort pour que les faux discours cessent de se promener dans l'espace public, c'est autre chose. Le temps de la politesse a assez duré. Diviser. Nous diviser. On dirait qu'ils se sont mis ça dans la tête. La bonne vieille tactique d'en laisser d'autres se manger entre eux pendant que cette nouvelle noblesse se lisse le poil de l'austérité au-dessus. Diviser. Pour qu'entre

nous, on se dise que tel ou tel a plus de valeur. Pour que, devant les maigres assiettes de financement, on se bouscule, on songe à tasser l'autre, à dire qu'on est donc plus pertinent, qu'on est donc meilleur, que les jeunes devraient avoir plus, que les jeunes en veulent trop, que les vieux devraient fermer leur gueule, que la création, c'est tellement mieux, que le répertoire prend trop de place ou que tel autre est trop élitiste. Nommez-en. Insérez ici tout ce que vous voulez comme argumentaire du « mon théâtre est meilleur que le tien ». Tout ça devant une assiette dégarnie pour qu'on y réponde en affamés. Diviser. Diviser partout. Pour que ça devienne la faute des fonds de pension des uns, des acquis de l'autre, pour nourrir la machine à détestation du pauvre. Diviser la société en efficaces, pas efficaces, en payeurs de taxes, en aptes au travail, en créateurs d'emploi, en 60 % des gens, en 40 % des autres, en 50 % + 1. Toujours catégoriser pour être bien certains de faire oublier l'humain. Nous diviser pour nous faire nous détester. Diviser parce que c'est la seule arme que savent manier leurs conseillers, fabricants d'image et pros du détournement du regard.

Refuser.

Refuser net *frette sec*.

Refuser ce rôle ingrat, cette partition malhonnête, lâche et vulgaire qu'ils veulent nous mettre en bouche. Parler en notre nom. Et fort. Et franc. Refuser les discours de ceux qui sont prêts à pendre leur prochain avec la corde des pantins qu'ils sont. Refuser, en défendant même le théâtre qu'on trouve *platte*, prétentieux ou trop populaire. Insérez ici tout ce que vous voulez comme argumentaire du « mon théâtre mérite donc plus d'argent que le tien ». Refuser de cracher sur ceux qui l'auraient donc eu plus facile que nous. Dénoncer la *bullshit*, le travail bâclé, oui, toujours, mais refuser que nos différences deviennent des divergences. Refuser. C'est clair ?

Combattre.

Avec le cœur. Arme ultime.
Arme de solidarisation massive.

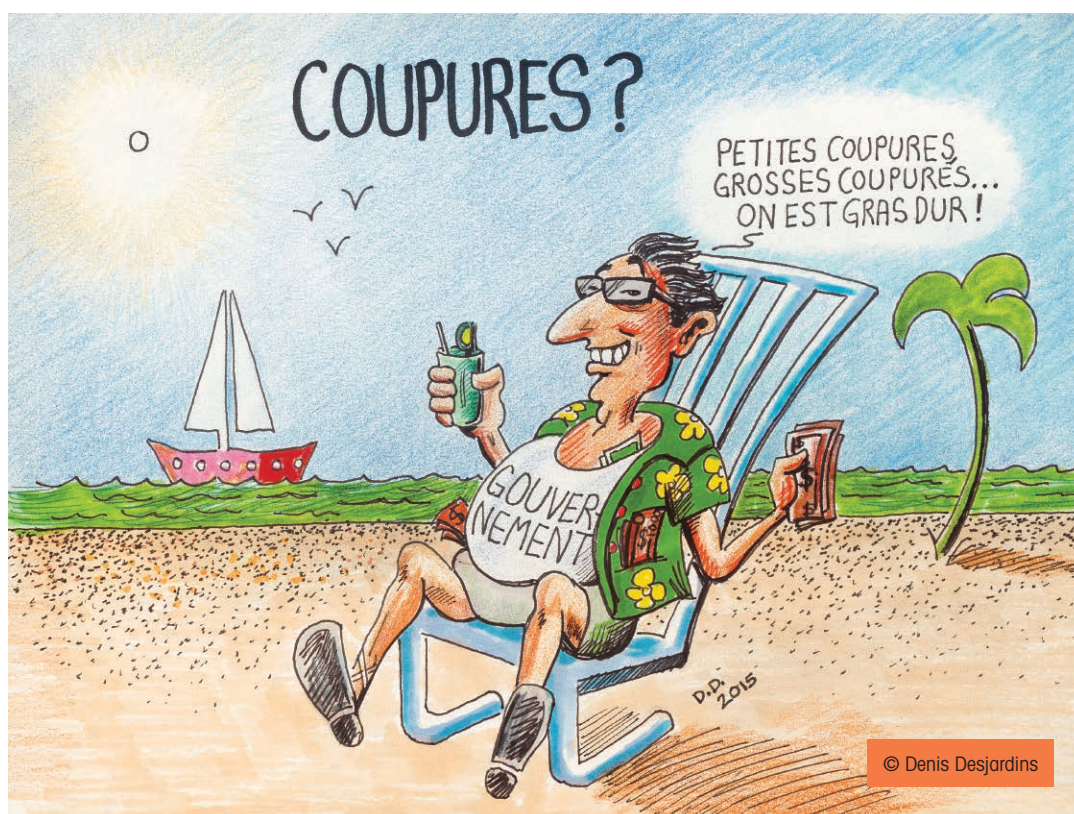
Affirmer.

Qu'on est là, insensibles aux cris qu'ils poussent pour qu'on engage le combat entre nous. Affirmer que nous aidons à rendre cette société plus juste, plus belle, plus vivante. Nous ne sommes pas téléchargeables. Nous ne sommes pas des jeux de sous-sol d'église déguisés en *shows* de variétés. Nous ne sommes pas du fantasme vide de poitrines plastifiées. Nous sommes un art vivant qui s'adresse à ses concitoyens. Et citoyens, nous le sommes à part entière. Nous travaillons, oui, nous travaillons pendant que des apôtres de la coupure se gargarisant de leurs primes dorées pellettent les nuages et noient leur morale sur les bateaux ensoleillés de leur *financeux* huileux et corrompus. Entendez notre message chers comtes préfabriqués et comtesses *cheaps* aux sourires laminés : vos poignées de main de corridors et vos mensonges répétés ne sont rien, ne valent rien. Cette austérité que vous voulez nous

rentrer dans la gueule, rentrez-vous la dans la vôtre et dans celle des dieux de pacotille des paradis fiscaux. L'avenir morose que vous dites écrire pour nos enfants ne nous intéresse pas. Celui en lequel nous croyons est juste, vert, solidaire, sensible, cultivé et éduqué. Proposez-nous le cet avenir et on va suivre.

Fêter.

Et pas seulement en cette Journée mondiale du théâtre, mais à l'année longue. Fêter parce qu'ils seraient bien trop heureux qu'on joue la morosité qu'ils veulent nous plaquer dans la tête. Fêter avec les femmes, les hommes, les enfants qui viennent dans nos salles pour entendre ce que l'humain a à dire et, ainsi, mieux vivre debout. Fêter que nous ne faisons que commencer à prendre la place qui nous revient. Fêter notre histoire, oui, mais avant tout, fêter l'histoire qu'on écrira avec nos gestes et nos paroles d'hommes et de femmes libres. ●



Auteur, metteur en scène et comédien, **Fabien Cloutier** a joué dans plus d'une trentaine de productions théâtrales sur différentes scènes du Québec. Depuis 2005, il a signé plusieurs textes, dont *Scotstown* et *Cranbourne*, ainsi que *Billy (Les jours de hurlement)* et *Pour réussir un poulet*. Sur les ondes d'ICI Radio-Canada Première, il revisite d'une façon bien singulière les proverbes et les régionalismes à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit*.